

*Pascale TISON*



Photo : © J.-L. Geoffroy

**Par Gaston COMPÈRE**

1997



**Chacun a sa manière pour réagir à la présence d'autrui – à son regard, à sa parole. Ceux, dont je suis, qui accueillent les jours dans l'espoir, toujours renouvelé, d'une découverte, ne cessent d'ouvrir l'œil et l'oreille avec une sympathie instinctive. On sait que la découverte est chose rare en littérature. Je parle de littérature, entendez de l'écriture qui cherche le rayonnement et la musique de la beauté. L'amour n'est pas aimé, on le sait. La beauté, hélas, pas plus que lui, et notamment chez les gens qui écrivent. Mais il est des exceptions qui réconfortent.**

**Qu'on ne croie pas que j'expose des constatations d'ordre plus ou moins général : je parle de Pascale Tison. Il est en elle une grâce naturelle, que l'on retrouve dans ses écrits : une grâce toute musicale, ce qui est rare, la musique, ces années, étant, semble-t-il, considérée comme superflue, même (et dirai-je, surtout), chez les poètes.**

**Bien que ne pratiquant pas l'art de la poésie, Pascale Tison est poète à sa manière dans ses écrits, tant on y trouve de musique – une musique particulière, qui tient au texte même, et bien plus présente encore que ce que**

**l'on pourrait appeler sa *petite musique* à elle : deux musiques qui voisinent et peuvent, si on le désire, se confondre. Je ne m'en suis jamais rendu compte autant qu'au spectacle de sa pièce *La chute des âmes*, une de ces vraies merveilles qui, comme l'écrit Montherlant, *mettent de l'exqu Coasté dans le cœur*. A sa façon, son roman *Le velours de Prague*, répond à la pièce, entendez : de façon romanesque. Il me paraît qu'entre les personnages et moi, lecteur, existe et «tremble» une zone de limpidité, qui, loin de les éloigner, les rapproche de ma sympathie, et, par la vertu de la «poésie», les purifie, et ce jusqu'à cette douleur singulière, et nourricière, que procure la beauté. Nous voilà loin de la médiocrité complaisamment affichée, loin de ces forts en gueule et autres esbroufeuses, tous enragés de médias souvent complices. Bien plus encore que dans la pièce, je me suis rendu compte, et continue de l'être, que, dans ce roman, «la musique rend la douleur innocente».**

## ***Biographie***

Après des études de lettres à l'université de Liège et à Paris 7 - Jussieu, Pascale Tison a écrit, pour des revues, des articles ayant trait à l'art et la culture.

Elle a travaillé comme comédienne pour Marion Hänsel et Jacques Doillon.

Sa première pièce de théâtre, ***La rapporteuse*** a reçu le prix de Promotion-Théâtre en 1988. Le texte, publié chez Lansman, a été créé dans une mise en scène de l'auteur à La Louvière en 1992. Des représentations en ont été données en Belgique et en France.

Sa seconde pièce ***La chute des âmes***, publiée chez Lansman, a été créée au festival de Stavelot en 1994. ***La chute des âmes*** a obtenu le Prix Plisnier en 1996.

Elle a publié son premier roman ***Le velours de Prague*** aux Eperonniers.

Pascale Tison travaille à la R.T.B.F. où elle est productrice de l'émission Parole Donnée sur Musique Trois, depuis 1994.



## ***Bibliographie***

- ***La rapporteuse***, théâtre, Ed. Lansman, 1989.
- ***La chute des âmes***, théâtre, Ed. Lansman, 1994.
- ***Le velours de Prague***, roman, Les Eperonniers, Bruxelles, 1996.
- ***Le bruit des rêves***, théâtre, Ed. Lansman, Carnières, 1997.
- ***La crapaude***, théâtre, Ed. Lansman, Carnières, 2000.
- ***La mélancolie du libraire***, théâtre, Ed. Lansman, Carnières, 2001.
- ***La joie des autres***, roman, Ed. Esperluète, Noville-sur-Mehaigne, 2003.
- ***Dis-moi que je t'aime***, théâtre, Ed. Lansman, Carnières, 2004.
- ***Noël n'est pas pour demain***, théâtre, Ed. Lansman, Carnières, 2004.
- ***La petite***, récit, Ed. Esperluète, Noville-sur-Mehaigne, 2005.





## **Choix d'extraits**

*C'est comme ça que la dispute commence entre les deux hommes. Parce que Helena refuse de danser. C'est un refus égal, royal, sans mépris, et les deux hommes également, royalement vexés, retournent leur colère contre celui qui doit bien être à l'origine du refus d'Helena, le préféré d'Helena qu'elle ne veut pas voir souffrir s'il la regardait danser avec l'autre, celui qu'elle n'aime pas. Mais qui ne veut-elle pas voir souffrir? Karel ou Ludvik? La question est-elle seulement en Helena? Helena n'est que dans les événements qu'elle vit, elle est dans l'obstination de son refus, elle ne sait pas danser : ne le savent-ils donc pas? Elle ne commande que sa main, le reste de son corps est souverain et l'ordre est clair. C'est non. Jusqu'au matin, ce sera non. Et c'est Karel qui empoignera Ludvik par le col et le plaquera par terre, là où une bière s'est répandue. Ils se battront, et Helena prononce son premier cri muet, étouffé, figé, le même que celui qu'entendra Karel, beaucoup plus tard, le dernier représenté sur une toile que génèrent les sons de la douleur.*

*On les sépare. Ils se relèvent et se calment. Puis ils se cognent à nouveau l'un à l'autre, se mesurent de leurs poings comme des béliers, rejouant la scène mâle, absurde et qu'ils pensent nécessaire. Cette nécessité de se battre, c'est celle que sent Helena quand elle peint. C'est ce qu'elle pense. Alors elle choisit le vaincu, celui qu'elle va soigner. Ludvik est par terre et sa tempe saigne abondamment ainsi que l'arrière de la tête. Il ne peut pas sortir pour autant de la salle, alors la ferveur d'Helena redouble, elle en veut à Karel, son regard bleu a viré au foncé. Une fois que les coups ont été donnés, Helena ne supporte plus le sang.*

**(Le velours de Prague)**

*Ils firent un dernier repas avant leur départ pour le vieux monde.*

*Qui dira l'importance des repas pour ceux que la distance et ce léger effroi d'exil va séparer? C'est assis autour d'une table à rallonge, de plusieurs tables chaotiquement mises bout à bout qu'ils se rejoignent, en portant des toasts à leurs retrouvailles.*

*Tous sont présents chez les Meisdl, sauf Maya et Marek, installés dans le vent violent de Boulogne-sur-Mer, longeant ce port bastion qui semble imprenable, bétonné d'une digue blanche, mais qui est néanmoins pour Maya le rêve français, marin, rempli de goélands et de terres qui restent sauvages dès que l'on quitte la ville. Maya se vante d'être celle qui a connu le plus de chambres. Elle parle ainsi de l'exil, en se supposant des amants par surcroît. C'est ce qu'elle écrit à Marta et Marta lit cette lettre à l'assemblée diminuée de Montréal. Elle dit : Maya ne perçoit rien au-delà de l'ombre portée par son corps. Et tous, autour de la table, sont conscients de l'obscur lien qui les unit, aléatoire et violent.*

*Ce lien les enserme parfois au point de les étrangler; ils ont l'un pour l'autre des paroles dures, se jaugent, évaluent leur mérite à une aune variable qui est la liberté de quitter la ville provisoire où ils sont ou l'aptitude qu'ils ont eue à planter leurs racines comme un arbre déjà ancien. Ils vivent en cercle par-delà l'océan. Ce cercle leur entoure la tête. Est-ce une couronne, un chapeau, un bandeau de gloire ou de pénitence? Ils portent cette chose invisible en se plaignant parfois d'un mal de tête sournois, venu comme un regret d'être ce qu'ils sont là où ils sont.*

**(Le velours de Prague)**

*En ne quittant pas le pays, Karel Lalik a fui le malheur comme il fuit la fièvre. Il se sent capable à la longue de le bannir. Pour cela aussi, il peint, devant les arbres, la cire perdue du même visage, calices renversés des yeux jumeaux, abîme marin de la bouche. Les femmes qui*

*s'approchaient de Karel Lalik par derrière et que son oreille fine écoutait venir, découvraient avec stupeur cette énormité : un homme qui, en regardant le ciel, peint un visage de femme qui semble morte et vivante, arrachée à elle-même, cri ouvert sur l'extase qui n'a pas le temps se former, dessin esquissé d'une fleur humaine et magnifique qui s'ouvre et soupire sur une angoisse qu'on ne saurait pas nommer. L'amour, oui, l'amour lui faisait faire ce dessin battu à grands traits qui était le dessin d'une absence et d'une abstention. Interdite de toucher comme l'aile du papillon, Helena générait ainsi des apogées, dans la pureté de ceux qui se prodiguent.*

**(Le velours de Prague)**

*Marta et Andreï Podolski restèrent deux jours à Vienne.*

*Ils flottaient dans la rue. Ils se tenaient serrés dans l'attente, regardant la beauté des immeubles crème et des portiques dorés, les aigles en pierre, la férocité d'un monde arrogant et raffiné. Il plut à seaux ces deux jours-là et toutes les sculptures prenaient sous la pluie des têtes de gorgone. Même François-Joseph, bon prince, imitait les aigles de l'empire; son œil s'arrondissait et tout son esprit vacillait follement sur les serres agrippées à leur support de pierre ou de fer, dominant d'un dernier éclat furieux les débâcles de Vienne, et maintenant celle des voisins proches, des Tchèques qui le regardaient, abrités sous un seul parapluie trop petit et qui leur faisait, à chacun, un œil humide.*

*C'est à l'aéroport qu'Andréï et Marta furent effrayés, le cœur battant. Ils se tenaient immobiles au bas du grand escalier roulant, le tableau horaire et les noms des villes y cascadaient avec un bruit de volet qu'on ferme.*

**(Le velours de Prague)**

*On ne savait rien non plus des relations d'Yvan avec les femmes. Sinon que cet archange aux traits sévères leur plaisait. Il poussait son front de bête, les naseaux froncés contre une de leurs oreilles et leur rendait son devoir, à sa bonne manière filiale et puissante. Il ne se sentait envers elles aucune obligation, à part celle-là; car d'obligation, le bel Yvan n'en avait que pour son corps serviable à merci, pont-levis de la patience gourmée, et asservir ce corps au désir des femmes comblait son instinct policé de bête dont la férocité restait visible à une canine en croc, plantée haut dans la gencive. Mais les femmes s'attardaient sur le beau front et faisaient mine de ne pas remarquer l'unique et terrible dent qu'Yvan Vadima avait peut-être contre elles.*

*Yvan en s'endormant levait une lèvre de chien, un peu bleuie à l'intérieur. Et la dent se révélait luisante et blanche dans l'ombre bleue. Yvan aimait beaucoup les femmes. Et les femmes allaient vers lui, soudain sonnambules, prêtes à se meurtrir contre celui qu'elles distinguaient à peine mieux qu'un meuble caché dans l'obscurité.*

*Qu'aimait-il d'elles si ce n'est le parfum renouvelé de leur passage, la certitude que la solitude était brisable à souhait? Il n'aimait rien d'autre. Un jour à l'aube, ayant ramené chez lui une femme dans sa cellule clinique, il se réveilla en sursaut, torturé par l'oubli du nom de celle qui dormait à côté de lui. Il ouvrit son sac, – un petit sac vert ridé –, posé non loin d'elle qui dormait. Il prit garde de ne pas la réveiller, saisit le portefeuille, et n'eut pas le temps d'y lire la carte d'identité qui révélerait le prénom de l'endormie. La jeune femme se réveilla et poussa un cri bref et aigu devant des méthodes aussi parfaitement viles de vol. Elle traita Yvan de sale Tchèque. C'était la première fois qu'on le traitait d'étranger. Malgré lui il reconnut les traces de son étrangeté, dans cette manière oblique d'être, la moitié du buste au-dessus de la plaignante, souriant bêtement pour dissimuler une faute trop grosse qui dépassait de dessous le sourire. Par là Yvan faisait l'expérience qu'être étranger se manifeste dans la peur d'être pris sur le fait et sur le vif. En cela, il était proche d'Andreï et peut-être devina-t-il le secret de son frère double, le touchant et désespéré Andreï qui toujours craignit que ses papiers ne*

*soient pas en règle. Yvan se revit souvent la main dans le sac, la main qui cherchait un nom et qu'on accusait de vol. Il n'avoua pas à la femme que le corps du délit, c'était ce prénom manquant dont l'absence l'avait réveillé.*

*Ce qu'il cherchait à se mettre sous la dent, c'était cette frange de paroles évidentes par lesquelles on appelle. Yvan ignorait que parler, c'est appeler ou rappeler. Il n'appelait personne et voulait ne se souvenir de rien. Il voulait le vide, la grande table nette de tout et de tout langage. Il parlait d'une manière sentencieuse. Cette économie de mots était le revers de sa politesse de corps, cambré comme il faut, courbé quand il faut, avec la dignité de l'homme accoutumé à vivre devant témoin. Est-ce à partir de cette femme au prénom oublié qu'Yvan mérita ce petit nom de courte histoire et éternel : Dom Juan? Yvan, l'humidité saline et menteuse à l'œil, eut toujours derrière sa correction un peu lasse, derrière son ventre creux de séducteur, sa bouche douce et molle, un mépris d'homme qui plaît et s'en va dès qu'il en est sûr. Cette certitude-là lui tenait lieu de repos. Mais ce repos n'était que la maigre compensation de celui qui avait oublié le nom de sa conquête et qui, ne sachant comment la rappeler, avait définitivement perdu l'amour.*

*Yvan eut un immense bureau sur lequel ne trônait qu'un téléphone.*

### **(Le velours de Prague)**

*Marek Bocek avait cette élégance étrange qu'ont les gens très maigres à toujours flotter dans leurs vêtements quand ce flottement donne l'illusion d'un faste. Et les yeux étaient comme apeurés du peu de poids qu'ils apportaient à l'apparence du corps. Ils s'agrandirent jusqu'au maximum et devinrent ce trou où tombaient brutalement les choses sans espoir de remonter à la surface de l'âme autrement que sous la forme d'un effroi muet. Marek attirait les femmes. C'était cet effroi, cet effroi au milieu de muscles minces et fermes qui alertait la conscience des femmes; elles lui voulaient du bien, il était l'enfant chargé d'un secret trop lourd,*

elles voulaient l'en délivrer, fascinées que cet enfant n'en soit plus un. Mais Marek résistait, s'éloignait avec un de ses silences solides, une masse de silence en granit qu'il se mettait à porter avec son air de Christ. Les femmes lui pardonnaient qu'il parte et revienne, avec son écharpe vive et fanée et ses genoux minces d'athlète apprenti. Elles posaient les doigts sur la peau du front, il était béni d'une certaine façon.

Le voile de sueur qui enfin changeait l'apparence du corps, et le menait, rompu, sur un coin de lit d'où pendait une jambe maigre, c'était là tout son bonheur. Il se laissa porter ainsi, plusieurs fois et par plusieurs. Parfois il s'asseyait et disait : «Écoute». Il respirait vite, il voulait faire bien, et s'éclaircir la vie. Il se décidait à parler de lui mais le souvenir était une entrave très palpable dans le nœud de la gorge, il devait s'arrêter après quelques précisions qui venaient grossir l'obstacle entre lui et l'autre, agenouillée et heureuse près de Marek suffoquant. Une fois la porte forcée, une fois le lit ouvert, une fois le lieu traversé où il se sentait chez lui, son visage changeait; on était arrivé à sa confiance, celle qui allait naître, si l'on voulait bien, celle à laquelle prendre garde, et qu'il tenait jalousement recluse en lui. Chaque fois, il avait cet espoir d'une parole libératrice : il allait raconter. Mais très vite, il se retournait, s'endormait et seul un gémissement avertissait les plus attentives que quelque chose de sourd vivait en Marek, indépendamment de sa volonté.

Maya, parmi toutes, s'obstina sur le corps de Marek. S'obstina à l'aimer, le lécher, l'entretenir, le nourrir, le bercer. Il se laissait faire, se laissant porter alors par celle qu'il avait épousée, comblée comme une mère qui se penche sur le bassin des yeux.

Son corps alors se réveillait, se tendait tout entier à l'appel des mains et allait se fracasser sur la digue de l'autre, s'éparpiller en une écume d'oubli, qui montait jusqu'à la bouche et persistait après l'amour dans une bulle de salive au coin des lèvres que Maya venait boire savamment.

**(Le velours de Prague)**

**Thomas :** *On y mettra peut-être aussi cette fameuse photo prise en 1937 devant le conservatoire, où un admirateur pose sur l'épaule de Maurice une main fraternelle. Et l'admirateur est fier de son admiration, on le voit à son front droit, à la pose qu'il prend un pied fléchi en arrière et, chose étonnante si l'on apprend que l'admirateur est ténor, à la cigarette qu'il tient de la main droite, posée, négligente, sur la rampe de l'escalier de la gloire.*

**Le Père :** *Les observateurs avisés remarqueront aussi que l'escalier est saisi dans sa descente et que la gloire pour le ténor en fait sans doute autant. (A son fils) Tu lui as donc montré cela aussi?*

**Thomas :** *Pourquoi, sur cette photo, tant de coquetterie chez Maurice? Je ne l'ai jamais vu comme ça.*

**Le Père :** *On a tous les deux une pochette au veston, monsieur; cela devrait contredire vos divagations sur la photographie. Du reste, Maurice aimait les cravates, les ceintures, les mouchoirs, il aimait tout ce qui se nouait. Il ne résistait pas au charme de l'attachement, si je puis dire... C'est drôle, je n'avais jamais pensé à ça. (Pause) Du reste, cette photo a été prise à un concours. Mon fils vous l'a peut-être dit. Je chantais Alfredo dans son air le plus célèbre, et je m'en étais plutôt bien tiré, Maurice aussi, même s'il tirait la langue au piano; il a toujours eu ce tic un peu dégoûtant de baver quand il jouait. Un mince filet qui lui coulait d'un seul coin de la bouche, du côté droit. C'était un droitier même pour baver. Voilà qui va un peu abîmer votre image du parfait Maurice.*

**(La chute des âmes)**

**Thomas :** *Il n'y a pas de distribution définitive.*

**Victor :** *C'est vrai que tu crois au progrès. Voilà le tableau de chasse dont tu parlais tout à l'heure. Pas de diva en perspective, mais mon père fait*

*prisonnier sur la Chaussée Charlemagne, debout là où il n'y a jamais eu la moindre trace de combat. Et Maurice qui va donner son concert dans une chapelle, en se plaignant du froid. Je ne prends plus jamais cette chaussée sans une double émotion absurde qui réunit mon père et Charlemagne sur la ligne d'horizon.*

(Le père entre. Il a, comme d'habitude, écouté la conversation derrière la porte)

**Le Père :** *Je revenais de la guerre, elle était finie, oui. Je voyais déjà le doré des lettres sur le monument aux morts... et moi j'étais vivant. J'avais remis ce costume bleu aux manches trop courtes, content de constater qu'il était toujours trop court : j'étais bien pareil! Je m'en ferais un autre en rentrant.*

*Comme fantassin, j'avais connu l'intérieur sombre des buissons. Quand j'ai revu les murs et la pointe des arbres, j'aurais déjà voulu être arrivé. Je volais. Je n'avais que ma carte militaire et ce costume bleu que j'étais si content de porter à nouveau et qui m'a coûté ma propre peau. Le costume le plus cher que je ne me sois jamais payé... Il y avait une patrouille allemande à l'entrée de la ville. Ils m'ont contrôlé, monsieur. Je ne sais plus quel sentiment m'a englué comme un oiseau sur le fil. Si j'avais fui, ils auraient peut-être tiré. Sans doute! «Vagabond de la capitulation», un beau titre pour un héros. Le lendemain de la capitulation, personne ne savait que faire. Moi, j'étais rentré chez moi. Je suis devenu déserteur parce que j'étais habillé en bleu. L'absurde n'en était qu'à sa première routine... On m'a emmené, monsieur.*

**Victor :** *Des voisins nous ont dit avoir aperçu mon père à l'entrée de la ville, sur la Chaussée Charlemagne. C'est ce qui a décidé ma mère à partir. La Loire était une bonne barrière. Je l'imaginai grondeuse et dissuasive. C'est bien plus tard que j'ai vu à quel point je m'étais trompé : elle était silencieuse et plate comme un marais. Les Allemands ne la passèrent qu'en 42. Je leur dois mes premiers bougainvilliers.*

**Le Père :** *Je vous écrivais des cartes postales au crayon.*



**Victor** : *Tu réclamaïis du tabac, du savon et, si possible, du chocolat. Je n'en avais pas non plus.*

**Le Père** : *J'ai vite appris le sens de la dispute. Je me disputais pour des choses réelles, un peu d'air ou un peu d'eau. J'essayais de profiter des minces rayons qui s'enfonçaient dans le cadre de la lucarne du train, salutaires et brefs. Puis de nouveau, l'air entra. Ils venaient d'ouvrir la porte.*

*J'étais comme un scarabée déchu avec mes lettres peintes sur le dos. Il faisait froid. Maurice m'a écrit deux fois. Il donnait des concerts dans des églises et s'impatientait de devoir remercier le curé qui avait bien voulu prêter le lieu.*

**Thomas** : *Sur ce point, rien de changé. Toujours une bonne âme pour prêter les églises, et des chaises à remettre en place dans le silence sans miséricorde des chapelles.*

**Le Père** : *Dans sa deuxième lettre, il me parlait d'une tourneuse de pages qui le fascinait comme une vestale poudrée, debout à côté du piano. Il jouait du Brahms et n'aurait jamais voulu quitter le lento. Le lento dure sept minutes. J'ai vérifié. Ce sont les sept dernières minutes heureuses qu'il m'ait confiées. Je ne sais pas si elle est toujours à sa fenêtre... J'attendais une autre lettre. Et bien monsieur, compter le temps ne suffit pas toujours à éviter de le perdre.*

**Thomas** : *Vous voulez dire...*

**Le Père** : *Maurice ne m'a plus écrit : plus de courrier pour l'Allemagne. Et je ne l'ai pas revu. A mon retour, il avait quitté la ville. Dès que j'ouvrais la bouche, j'avais l'air d'un mendiant accroché aux passants.*

**Thomas** : *Maurice...*

**Victor** : *Plus jamais revu.*

**Thomas** : Vous n'êtes pas de ceux dont on se moque et qui ne savent que répliquer. Vous auriez pu essayer de revoir Maurice après la guerre.

**Le Père** : Je pourrais reprendre les choses une à une. Il serait devant moi comme un homme éperdu. Mais quelle importance?

**Victor** : En attendant, c'est lui qui t'a perdu.

(**La chute des âmes**)

**Lui** : Quand je t'ai rencontrée, je me disais qu'on devait penser autour de nous que j'avais levé une fille à un bal. T'as jamais eu l'air approprié, le vêtement qu'il fallait. Tu mets des sandales en automne, des robes en velours pour l'été, et du noir pour le jour. Quand on se promène, tu te tords la cheville sur des cailloux. La voiture s'embourbe ou je laisse les phares allumés. Il faut appeler un fermier avec un tracteur ou un voisin avec des pinces.

Les gens se demandent qui on est, d'où on vient. On te dit madame et tu détestes.

Ce sont les petites histoires qui nous arrivent.

Tu es toujours en retard au rendez-vous. Depuis toujours. Chaque fois je pense que tu ne viendras pas. J'en suis à mon troisième café quand tu arrives.

Je te regarde en prenant de l'essence. C'est moi qui choisis les endroits, les quais, les ponts, une fois au-dessus, une fois en-dessous. De six mois en six mois, je crois qu'on ne se rattrapera jamais. Cela a lieu dans les dernières minutes, je ralentis en conduisant, je n'ai plus envie de rentrer.

Tu tournes autour de moi pour trouver un repos, oublier l'inquiétude et devenir la mienne, attraper une autre mémoire.

Tu t'asseyais à l'envers sur un banc, à l'envers sur une chaise, comme un gosse pour voir le monde dans l'autre sens.

*La première fois qu'on se voit, tu parles sans arrêt. J'ai tout le loisir de te regarder dans le silence que tu me laisses.*

*T'avais une espérance mais je ne savais pas vers quoi. Tu avais la force d'encre l'ignorer. J'ai pris à cette force l'envie d'autres rendez-vous. Aux derniers, j'attends que tu m'expliques les premiers. Mais ça ne vient jamais.*

*Tu ne parles pas de nous.*

**(La rapporteuse)**

***Elle*** : *Tout au début, moi j'y croyais. Je calculais nos chances; c'était beau, beau comme du Palestrina, beau comme un galbe.*

*On était accolés l'un à l'autre comme deux feuilles de papier bible. Mais trois justement, trois feuilles collaient ensemble. J'avais depuis le début la plainte du pointillé découpé d'après ta notice.*

*C'est le bégaiement des alarmes qu'on a pris pour des sirènes.*

*Et Claire, qu'est-ce qu'elle a pu dire? Un jour, j'ai trouvé chez elle un petit carnet posé sur son lit où elle écrivait que je lui avais tout volé.*

*Après elle enferme ses carnets dans des coffres à cadenas.*

*Elle pouffait de rire sur ton prénom; une énormité cette histoire. Je suivais son rire. Après j'ai fini par baisser les yeux. On n'a plus parlé de cela.*

**(La rapporteuse)**

## ***La presse...***

*Une dizaine de personnages, dont on s'éprend au fur et à mesure qu'on les rencontre; presque autant de villes qu'on découvre et revisite et, pour dire cela, une prose au lyrisme contenu dont la maîtrise se dissimule derrière la ferveur...*

*Pour assurer son premier roman, Pascale Tison ne se prive décidément de rien et surtout pas de cette faculté un peu décriée aujourd'hui : le bonheur d'écrire.*

*L'auteur nous vient du théâtre : on le devinerait rien qu'à sa façon de camper ses créatures mais, mieux encore, de les mettre en scène et en situation, de leur faire occuper l'espace. En un mot : de leur donner vie sur un claquement de doigts. (On jurerait d'avoir rencontré, une fois ou l'autre, tous les passagers de son picaresque radeau de la Méduse).*

*Nous faisons connaissance avec Vladimir, comédien reconverti dans la médecine, Andrei toujours premier des seconds violons et Marta si généreuse, porteuse de vie, et si dansante qu'elle manquera se noyer... Maya que son innocence consume. Marek que la vie effraie jusqu'au vertige. Pavel qui n'affecte qu'un faux cynisme. Yvan, le plus secret, et qu'on retrouvera, à la fin, gérant du Ritz de New York... Et puis, et surtout Helena qui range les pinces de son peintre de mari, aspirant à conserver la jeunesse qu'il lui reconnut et mourra «modestement», à moins de cinquante ans, non sans avoir fasciné tous ceux qui l'approchèrent...*

*Pas l'ombre, ici, d'une anecdote. Les péripéties ne sont que l'énonciation d'autant d'états d'esprit ou de conscience. Les tribulations*

sont seulement spirituelles. C'est écrit à la façon d'un opéra, avec des «leitmotive» et des «musiques de transformation», comme chez Wagner... Mélodie du déchirement, babil du bonheur, staccato de la sensualité... Et tout cela danse. C'est même tout un bal, une chorégraphie où noces et deuils alternent dans une dramaturgie de l'allégresse et de la mélancolie.

Pierre MERTENS  
(*Le velours de Prague*, in *Le Soir*, 17/4/1996).

Dans le fouillis d'une bibliothèque, quelques rares bouquins jouent un rôle d'une extrême modestie. On les ouvre parfois, en guidant un peu le hasard, page 36 ou page 169, pour y recueillir une phrase qui avait fait impression, pour y savourer deux ou trois paragraphes mal oubliés. Comme on ne sait pas vraiment écrire et que le maniement des mots ne nous est pas naturel, comme on ne craint pas l'émerveillement et que l'on n'a plus peur de sembler niais, on fait l'innocent, l'ingénu éternel : on feint d'y découvrir une langue qui est la nôtre et la plus belle entre toutes. On souhaiterait se dire simplement et superbement, à la manière de Francis Ponge, que notre façon d'être est de pratiquer la langue française. Parmi les livres élus – que l'on ne prête pas, que l'on ne conseille même pas tant ils nous touchent et participent à la construction de l'être intime –, se glisse de loin en loin une œuvre nouvelle, à laquelle on sait devoir revenir, à quelques petites doses, avec ce goût de la répétition qui voit relire dans un recueil toujours le même poème, jusqu'à le connaître par cœur. Ces jours-ci – et pour longtemps –, ce serait *Le velours de Prague*, de Pascale Tison.

C'est peu dire que *Le velours de Prague* est bien écrit, car bien écrire n'est rien. Les rentrées littéraires déversent, chaque automne, leur lot de romans de bonne tenue, importants le temps d'un prix à gagner ou à perdre. Or, Pascale Tison n'est pas la servante docile du français classique. Elle ne se satisfait pas de maîtriser le style avec brio, mais elle exploite diversement le pouvoir symbolique des mots et accorde aux exilés

*une prescience des signes, comme si leur drame se jouait d'abord à travers l'expérience et l'interprétation du langage. Ainsi, pour Ludvik Meisdl, l'épellation du patronyme en terre étrangère laisse-t-elle sourdre traits de caractères et obsessions inéluctables : il s'était inspiré du dictionnaire, mais avait pris soin de comprendre le sens des mots qu'il donnait quelque part pour l'égal (de son nom) – et il recourut donc aux termes de Majestueux, Élément, Icône, Suède, Démocratie, Liberté. Pour qui les écoute et les prononce, tous les noms sont riches de savoirs inattendus. Ils sont le charme ou l'horreur, et confortent le désir comme la jalousie. C'est pourquoi Marta et Andreï aimèrent particulièrement la ville d'Orange, comme ils avaient aimé le mot Mirabelle, à l'aéroport de Montréal. Les exemples foisonnent qui mériteraient une lecture serrée. Porter sur les mots un regard minutieux, autant dire myope, tenter de débusquer leur innocence factice, de cerner ce qu'ils disent et ce qu'ils taisent, et les mensonges qu'ils colportent, ce n'est jamais le fait d'un amuseur ni d'un faiseur, mais plutôt le travail patient d'un authentique écrivain : c'est ce qu'a réussi Pascale Tison, dans un premier roman qui est déjà une œuvre majeure.*

Laurent ROBERT

*(Le velours de Prague, in Le Carnet et les Instants, mars 1996).*

*Il y a un visage noir et un visage rouge de l'exil..., me disait, un jour, Julio Cortazar, au Venezuela, où nous voyagions ensemble. Et puis ce n'est pas une condition, seulement : cela peut devenir une façon d'être... et un métier.*

*Pascale Tison, une jeune et brillante romancière belge, a pu penser cela – et bien davantage – en composant son **Velours de Prague**. Dix personnages y sont convoqués, qui s'y rencontrent, se croisent, s'éloignent, se retrouvent, se quittent, épousent leurs destinées respectives. Car une sorte d'amor fati les mène : Tchèques ballottés de Prague à Toronto, de Montréal à Orange, en passant par Bruxelles, ils ne restent pas longtemps en quête d'auteur...*

*Car l'alacrité de la narration se révèle aussitôt contagieuse... Nous nous éprenons de ces créatures au fur et à mesure que la créatrice se laisse fasciner par elles, succombe à leur charme, mais sans céder jamais à la complaisance. Chaque homme, disait Amiel, a sa terre promise, son jour d'extase et sa fin en exil.*

*On pourrait renverser – ou chahuter – la proposition. Chez Tison, l'exil serait plutôt originel, et primordial. A partir de lui, on change la vie en destin (Malraux). L'extase peut durer car la vie quotidienne – avec ses vicissitudes – n'est pas dénuée de magie. Et la terre promise, si elle recule souvent comme un mirage, devant le pas des humbles conquérants, reste chaque jour à rallier...*

*Pascale Tison répugne à l'anecdote, répudie les péripéties superflues. Ne s'intéresse qu'aux mouvements de l'âme et à ce que Adamov appelait si justement les états de conscience... Venue du théâtre, elle en a conservé le sens de la mise en situation. Mais aucune rigidité ne capture ni n'enferme sa démarche. Tout le livre se lit comme une partition musicale et se déploie comme une chorégraphie. Tant d'émotions diverses s'articulent ensemble sans jamais basculer dans la cacophonie.*

*Et puis cela respire, palpite, frémit. Ni sensiblerie, ni psychologisme, ni gesticulation, ni cabotinage, ni pathos... On ne discute pas : on est porté.*

*Encore une remarque : la politique ne s'absente pas du récit, même si elle ne se fait pas remarquer. Il y a moyen d'évoquer la liberté sans se frapper les pectoraux ni brandir de gonfalon. Tison n'est pas seulement talentueuse : elle est courtoise...*

Pierre MERTENS  
( *Le Magazine Littéraire*, octobre 1996).